Mémorial de la fête
de Jeanne d'Arc

3 1761 04460 8164

DC
104
M4

MÉMORIAL

DE LA

FÊTE DE JEANNE D'ARC

A L'ÉGLISE FRANÇAISE DE

ST. VINCENT-DE-PAUL

A NEW-YORK

LE 25 NOVEMBRE 1894

PRIX: 50 CENTS

MÉMORIAL

DE LA

FÊTE DE JEANNE D'ARC

ORGANISÉE PAR LES

PÈRES DE LA MISÉRICORDE

ET CÉLÉBRÉE DANS

L'ÉGLISE DE ST. VINCENT-DE-PAUL

A NEW-YORK

LE 25 NOVEMBRE 1894

SOUS LA PRÉSIDENCE DE

MONSEIGNEUR DE GOËSBRIAND

ÉVÊQUE DE BURLINGTON

NEW-YORK

IMPRIMERIE NAPOLÉON THOMPSON & CO.

1895

DC
154
M4

+ Louis Ev. de Burlington

MÉMORIAL

DE LA

FÊTE DE JEANNE D'ARC

ORGANISÉE PAR LES PÈRES DE LA MISÉRICORDE ET CÉLÉBRÉE DANS L'ÉGLISE DE ST. VINCENT-DE-PAUL, A NEW-YORK, LE 25 NOVEMBRE 1894, SOUS LA PRÉSIDENCE DE MGR. DE GOËSBRIAND, ÉVÊQUE DE BURLINGTON.

Les principales villes de France rivalisaient naguère de zèle, d'élan et de magnificence pour fêter la grande et douce figure de Jeanne d'Arc.

Paris, Orléans, Rouen, Bourges, Rodez, etc., etc., ont vu leurs populations se lever en masse, et frémir d'enthousiasme en souvenir de l'illustre Pucelle, l'ange de la patrie, l'idéal de la France chrétienne.

Toutes les classes, toutes les opinions se sont rencontrées dans ces honneurs rendus à la mémoire de la célèbre héroïne, personnification aussi pure que resplendissante du courage et du patriotisme chrétiens, dans laquelle la vraie France semble avoir pris chair et sang.

Ces fêtes qui ont eu du retentissement dans le monde entier, ne pouvaient laisser indifférents les nombreux Français d'Amérique, et particulièrement les membres de l'importante colonie de la métropole des Etats-Unis, New-York.

Ils voulaient eux aussi rendre hommage à la glorieuse Lorraine, ils désiraient avoir une fête en son honneur; ils l'ont eue, et de plus, ils ont su lui donner par leur empressé concours, toute la splendeur et toute la magnificence qu'on avait admirées dans nos plus grandes cités françaises.

Déjà, le distingué Président de la Société de Bienfaisance française, M. J. Thoron, avait eu l'heureuse idée de faire de la fête nationale du 14 juillet un mémorial à la gloire de Jeanne d'Arc.

Les Pères de la Miséricorde, qui s'occupent d'œuvres françaises depuis

plus de cinquante ans à New-York, et qui seuls, sont officiellement chargés de la paroisse française et des intérêts spirituels de toute la colonie, ont pensé, avec nombre de leurs paroissiens, que la France new-yorkaise devait faire écho à la Mère-Patrie pour les honneurs patriotiques rendus à la pieuse libératrice du sol national au XV^e^ siècle. Leur idée a réuni, comme ils s'y attendaient, toutes les sympathies et l'adhésion de tous.

La célébration de la fête fut fixée au dimanche 25 novembre. Les organisateurs et tous les paroissiens auraient été heureux de voir aux places d'honneur, les représentants officiels du Souverain Pontife et de la République française aux Etats-Unis. Il n'a pas tenu à ces deux hautes et bienveillantes personnalités de se trouver à la tête de l'immense assistance ce jour là, comme en font foi les deux lettres suivantes envoyées au Très-Révérend Père Saillat, Provincial des Pères de la Miséricorde, qui leur avait adressé l'invitation :

« *Ambassade*
» *de la République Française*
» *aux Etats-Unis.*

» Washington, le 14 novembre 1894.

» Monsieur le Supérieur :

» Je viens de recevoir la lettre d'invitation que vous avez bien voulu m'adresser, pour la fête religieuse que vous vous proposez de célébrer en l'honneur de Jeanne d'Arc.

» Je vous remercie de l'aimable pensée que vous avez eue de convier le représentant de la France à cette patriotique cérémonie à laquelle j'aurai malheureusement le grand regret de ne pouvoir assister, étant actuellement dans l'impossibilité de m'absenter de Washington.

» Je me trouve en effet sans secrétaires, mes deux collaborateurs ayant été appelés à de nouveaux postes, et n'étant pas encore remplacés.

» Votre fête coïncide d'autre part, avec l'arrivée de ma valise de quinzaine, qui m'apporte un surcroît de travaux, auquel je suis pour l'instant seul à faire face. Il ne m'est donc pas possible de me rendre à votre gracieux appel.

V. Jaillet Del. Lyon Mr. prov.

» Veuillez agréer, Monsieur le Supérieur, avec mes meilleurs vœux pour le succès de votre fête de Jeanne d'Arc, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» Patenôtre.»

Monseigneur Satolli, qui naguère avait bien voulu assurer le Père Provincial à Washington, qu'il serait heureux de venir présider une fête à l'Eglise française, a de son côté exprimé le regret d'être déjà retenu par Mgr. de Wilmington, pour la consécration d'une église de son diocèse.

Il a écrit au Révérend Père Saillat, à la date du 7 novembre :

« Très Révérend Seigneur :

» Je vous remercie de votre lettre du 3 courant. J'aurais eu si grand plaisir d'accepter votre aimable invitation pour le 25 courant, et j'éprouve un vif regret d'être dans l'impossibilité de rendre une visite à votre Congrégation ce jour-là ; mais je suis déjà engagé pour ce même jour par Mgr. Curtis, évêque de Wilmington. Il faut donc à mon grand regret remettre la visite désirée à une autre occasion.

» Dans l'espoir de pouvoir venir chez vous, en quelque occasion plus favorable, je suis votre dévoué en N. S. J. C.

» † Francis Satolli, Arch. de Sinope.
» Délég. Apost.»

Monseigneur Corrigan, archevêque de New-York, dont la bonté et la bienveillance n'ont d'égales que la piété et le zéle, avait été retenu avant la désignation du jour de la fête pour la consécration de l'Eglise de St. Augustin à Elizabeth. Les pères et les paroissiens ont vivement regretté l'absence de Sa Grandeur, qui avait été invitée avant tout autre par le Père Provincial, au nom de tous ses confrères et de la Congrégation. Leurs regrets ont été atténués par la présence de ses deux vicaires généraux, Mgr. Farley et le Très-Révérend Père Mooney.

Monseigneur de Goësbriand, évêque de Burlington, Français par le cœur autant que par la naissance, avait vaillament répondu à l'appel qui lui avait été fait. Il émettait seulement quelques réserves pour la

messe pontificale, craignant, écrivait-il, que son âge ne lui permit pas les fatigues inhérentes à ces longues cérémonies.

Il a prouvé lui-même combien ses craintes étaient peu fondées, et comment on peut encore être jeune à 79 ans. Monseigneur de Burlington est enfant de cette Bretagne, où les corps sont aussi solides que les âmes robustes et bien trempées.

Il s'est dépensé sans compter à St. Vincent-de-Paul, tout heureux, disait-il, de se trouver au milieu d'une si nombreuse assistance française et en si belle fête.

Le fête a été, en effet joyeuse et recueillie, spontanée et magnifique. Elle n'a rien eu à envier aux cérémonies du même genre, célébrées dans nos grandes basiliques de France.

L'église de St. Vincent-de-Paul avait été décorée avec autant d'art que d'intelligence, sous l'inspiration du Rév. Père Wucher, Curé de la paroisse, et par les soins de l'association des Dames du Sanctuaire, dont le zèle et le bon goût sont audessus de tout éloge.

D'immenses draperies blanches fleurdelisées d'or habillaient gracieusement l'abside du chœur.

Des draperies aux trois couleurs françaises, ingénieusement festonnées au moyen de rubans et de nœuds tricolores, couraient d'une colonne à l'autre, tout le long et de chaque côté de la grande nef.

Je ne parle que pour mémoire de la magnifique collection d'arbustes verts, et de l'odorante variété de fleurs naturelles qui couvraient le sanctuaire, non plus que des nombreux et superbes candélabres qui étincelaient à la lueur des innombrables lumières émergeant de la verdure et des bouquets de fleurs.

Que dire de la fête elle-même ? Un mot qu'on recueillait de toutes les lèvres, nous la révèle toute entière.

« Oh ! quelle belle fête ! » entendait-on de toutes parts.

Longtemps avant l'heure fixée pour la cérémonie la foule arrivait à flots pressés.

Pour éviter l'encombrement qui se fut inévitablement produit, on n'était admis dans les nefs que sur la présentation d'une carte qui indiquait la place retenue d'avance.

A dix heures trois quarts, deux détachements des bataillons français,

Theo. Wuchet

s. j. m. Curé

les Grenadiers Rochambeau et les Gardes de La Fayette, en uniforme et en armes, avec clairons et drapeaux, conduits par leurs officiers, se sont placés sur deux rangs dans le passage de la nef principale, où debout, ils ont monté la garde pendant toute la cérémonie.

Monsieur Thiébaut, gérant du Consulat-Général est arrivé peu après avec son personnel. Ils ont pris les places à eux réservées au premier banc devant le chœur.

Monseigneur Farley, premier Vicaire-Général de New-York, représentant Monseigneur l'archévêque, occupait un prie-dieu dans le chœur, après lui venaient les autres membres du clergé.

Monseigneur de Goësbriand a officié pontificalement.

Le Révérend Père Curé remplissait les fonctions de prêtre assistant. Les RR. PP. Guicheteau et Rocagel celles de diacre et de sousdiacre d'honneur. Les RR. PP. Smith et Galland étaient diacre et sous-diacre d'office.

La direction des cérémonies et de la maîtrise des enfants de chœur avait été confiée à M. McLaughlyn.

Apres l'évangile le Très-Révérend Père Provincial a prononcé le panégyrique de Jeanne d'Arc que nous reproduisons intégralement.

Madame Feuardent, l'habile organiste de l'Eglise de St. Vincent-de-Paul, mérite une mention toute spéciale pour la grande part qu'elle a eue à la préparation et au succès de la fête. Elle avait préparé avec le concours du chœur des chantres et des chanteuses, la magnifique composition de Gounod, la messe de Jeanne d'Arc, qui a été magistralement rendue.

Monsieur Van Ghèle, le professeur de violon bien connu, qu'on trouve toujours prêt quand il s'agit de rehausser une cérémonie religieuse, ou de venir en aide à une œuvre de charité, avait bien voulu prêter son généreux et aimable concours, avec un groupe d'amateurs.

Le cérémonie du matin est terminée. Il est une heure de l'après-midi.

Rendez-vous est donné à l'assistance pour le soir à 8 heures.

A l'heure indiquée, les vèpres très-solennelles commencent devant une foule aussi compacte et aussi recueillie que le matin. Elles sont présidées par le Révérend Père Provincial.

Les Grenadiers Rochambeau, leur commandant en tête, sont à leur

poste. Les drapeaux français et américain flottent encore à l'entrée du chœur.

Le programme de la journée portait que la nouvelle statue de Notre-Dame des Victoires serait solennellement bénie par sa Grandeur.[1]

Après les vêpres, Monseigneur de Goësbriand est monté en chaire. Dès le début la voix du pontife est facilement parvenue jusqu'aux derniers rangs de son nombreux auditoire. Il a vivement édifié et intéressé tout le monde, en parlant de l'auguste Mère de Dieu. Son discours, émaillé de curieuses réminiscences de ses voyages aux Lieux Saints, a été écouté avec l'attention la plus soutenue et dans le plus profond recueillement.

En descendant de chaire, Monseigneur, précédé de tout le clergé, s'est dirigé vers l'autel de l'archiconfrérie. Le voile qui cachait le magnifique marbre est tombé, laissant voir à la foule ravie, la douce figure de l'Immaculée, qui tient son céleste enfant debout sur le globe terrestre.

Les prières liturgiques de la bénédiction terminées, Monseigneur a bien voulu clore cette inoubliable journée par le salut du Très-Saint Sacrement.

Actions de grâces soient ici rendues à tous et à chacun, pour le concours donné à la première fête religieuse de Jeanne d'Arc en Amérique !

(1) Cette statue en marbre blanc, de six pieds de hauteur, est une véritable œuvre d'art, qui a été récompensée l'an dernier à l'Exposition de Chicago ; elle ne coûte pas moins de dix-mille francs.

Le directeur de l'Archiconfrérie, le Révérend Père Smith, a bien mérité de l'œuvre pour l'activité et le zèle qu'il a su déployer pour se procurer la somme importante que nécessite cette magnifique acquisition.

PANEGYRIQUE DE JEANNE D'ARC

PRONONCÉ PAR LE

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE SAILLAT

PROVINCIAL DES PÈRES DE LA MISÉRICORDE

DANS L'ÉGLISE DE ST. VINCENT-DE-PAUL, A NEW-YORK
LE 25 NOVEMBRE 1894

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri
Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de votre peuple.—LIV. DE JUDITH, 15:10.

MONSEIGNEUR,[1]

MES FRÈRES :

Quelle femme que Judith ! Elle seule conçoit et exécute le projet d'arracher ses concitoyens à la fureur et à la vengeance d'un ennemi puissant, qui avait juré leur perte, et qui était bien près de tenir son serment.

Grâce à elle, à sa prudence et à son courage, l'insolent et orgueilleux Holopherne est honteusement terrassé, la cercle de fer qui étreignait Béthulie est brisé, et quand tout semblait irrémédiablement perdu, c'est alors que tout est merveilleusement sauvé.

Le Grand-Prêtre vient de Jérusalem, avec tous les anciens de la nation, pour voir et pour complimenter Judith.

Elle sortit au devant de lui, dit le texte sacré, et ils la bénirent tous d'une voix, en disant : «O Femme, aussi sage que vaillante, *vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes un sujet d'allégresse pour Israël, vous êtes l'honneur de votre peuple ;* car vous avez agi avec un mâle courage, et votre cœur s'est affermi par le respect jaloux de votre vertu ;

(1) Mgr. de Goësbriand, évêque de Burlington, Français, Breton d'origine.

voilà pourquoi la main du Seigneur vous a fortifiée, et voilà pourquoi aussi, vous serez bénie éternellement.»

Le peuple répondit : *Amen !*

Cette scène grandiose m'en remet à l'esprit une autre non moins admirable, qui a eu pour théâtre, il y a un peu plus de quatre siècles, la France, notre patrie.

L'héroïne de Béthulie me rappelle l'héroïne d'Orléans et de Reims: Notre Jeanne d'Arc, *la Pucelle.*

C'est le souvenir glorieux de cette jeune fille, dont la mémoire grandit de siècle en siècle, qui nous réunit aujourd'hui dans cette église française, sur ce sol de la liberté. Il nous réunit comme il réunissait naguère, dans les principales cités de notre France, tous les cœurs patriotes, dans le culte d'un même amour et d'une commune espérance.

Ce prélat français, blanchi sous les labeurs du plus fécond apostolat, accouru dès que le mot de «fête française» a sonné à ses oreilles; ces représentants officiels de la patrie française [1]; ces couleurs et ces uniformes français [2]; toute cette assistance choisie, française par le sang ou par les sentiments, tous, nous sommes ici, pour honorer la plus pure, la plus rayonnante personnification de la patrie française. Celle dont on peut dire, avec une légitime fierté, et avec non moins de raison que de la Judith antique : Vous êtes *la Joie, la Gloire et l'Honneur de votre peuple.*

La Joie par le patriotisme.

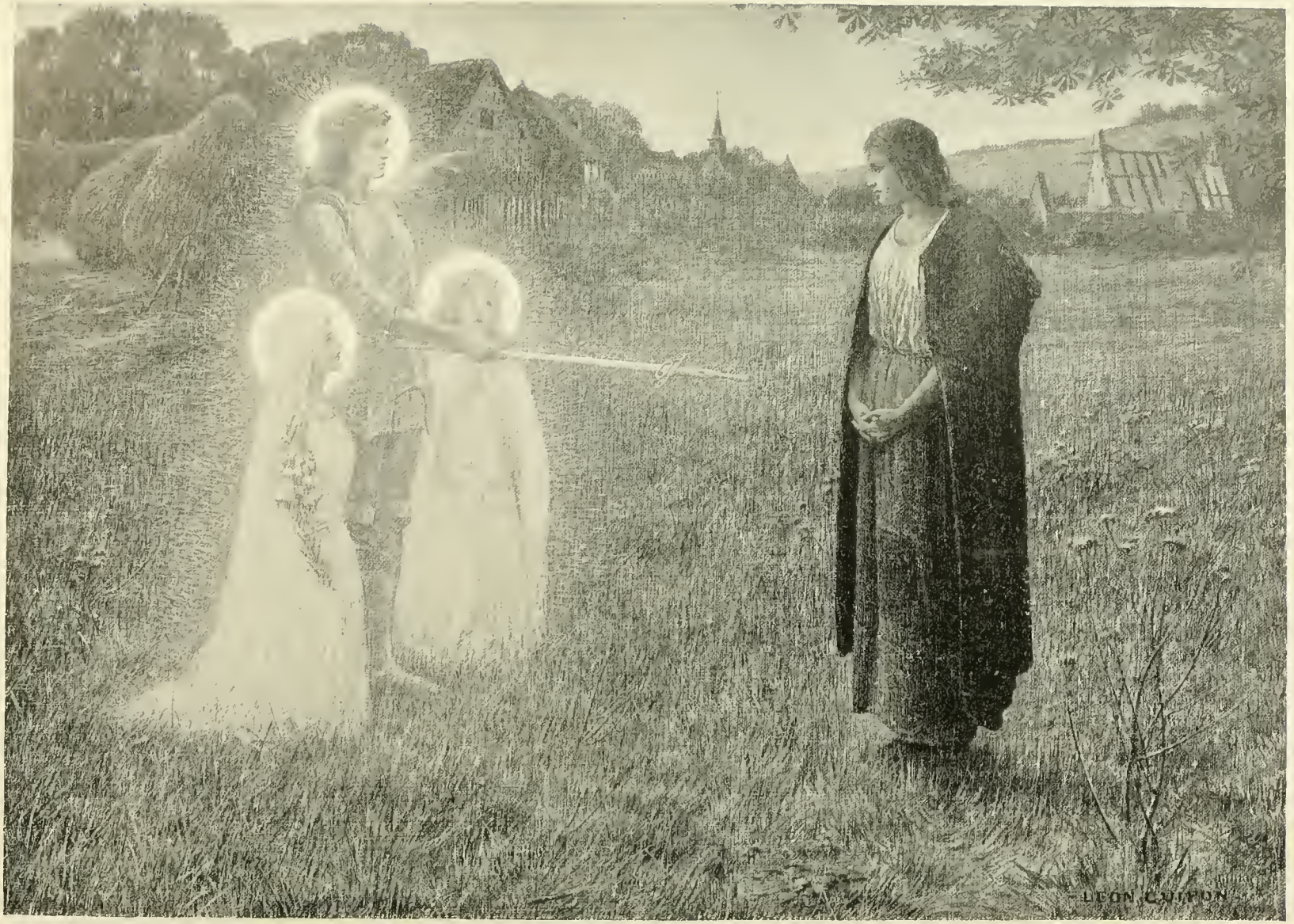
La Gloire par la vaillance.

L'Honneur par la pratique, nous dirons plus tard, par l'héroïsme des vertus chrétiennes.

Ces trois qualités, que je n'hésite pas à appeler bien « françaises,» brillent d'un incomparable éclat en la personne à jamais *Vénérable* de Jeanne d'Arc.

(1) M. le Consul-Général et le corps consulaire.

(2) Les Gardes de La Fayette et les Grenadiers Rochambeau en uniforme, et en armes.



DURANT CINQ ANS, ST. MICHEL SECONDÉ PAR DEUX VIERGES, STE. CATHERINE ET STE. MARGUERITE, TRAVAILLA A L'ÉDUCATION DE LA JEUNE VILLAGEOISE.

I

Dieu, dont la prédilection pour la généreuse nation française ne s'est jamais démentie, envoya, dès l'année 1424, le chef de ses célestes milices, vers une petite fille de douze ans, d'une famille de pauvres laboureurs de Domrémy, en Lorraine.

Durant cinq ans, saint Michel, secondé par deux vierges, sainte Catherine et sainte Marguerite, travailla à l'éducation de la jeune villageoise.

L'archange lui racontait « *la pitié qui était au royaume de France ;* » et l'assurait de la part que Dieu lui assignait dans le relèvement de la patrie malheureuse.

L'enfant, effrayée, refusa d'abord de croire, mais rassurée ensuite, et convaincue qu'elle n'était pas le jouet d'une illusion, se prépara dans le silence et la prière, à ses magnifiques destinées.

Sa dix-septième année venait de sonner, quand l'archange lui dit : « Pars ! c'est l'heure ! »

Partir ! c'était se jeter dans une série sans fin d'impossibilités humainement insurmontables.

Mais, il *était si grande pitié au royaume de France !* disait le messager divin à la bergère !

Cette parole porte la flamme du patriotisme au cœur de la jeune fille, qui, aussitôt sa mission clairement connue, brûle du désir de soustraire sa belle France au joug de l'envahisseur, en le chassant de son territoire.

Plus tard, interrogée par les gens de la cour à Chinon, par les hommes d'église à Poitiers, par ses juges à Rouen, sur les raisons qui lui ont fait quitter son village, pour courir à ses étranges entreprises guerrières, s'aventurer au milieu de la licence des camps, et s'exposer aux mille dangers des batailles : « *Oh ! c'était à cause de la grande pitié qui était au royaume de France,* » répond toujours l'héroïque Pucelle.

Désolante, en effet, et lamentable était la situation de la France au moment où Dieu fait éclater sa miséricordieuse intervention au profit du peuple qu'il a constitué, le soldat dans le monde, de son Christ et de

son Eglise ; pour la nation chevaleresque qu'il a faite son lieutenant sur la terre. *Gesta Dei per Francos.*

Il emploie encore ici, comme au temps de Geneviève, un instrument qui, en raison de sa faiblesse et de son insuffisance notoire, rend manifeste l'action de la Providence.

Jeanne, miraculeusement suscitée par le Christ, qui aime les Francs, apparaît à ce moment de notre existence nationale, la plus critique peut-être de notre histoire.

L'épée de la France, l'épée de Clovis, de Charles-Martel et de Charlemagne était brisée. Aux journées mémorables de Tolbiac, de Poitiers, de Bouvines, avaient succédé les jours néfastes de Crécy, de Poitiers d'Azincourt. Chaque désastre avait marqué une étape de l'ennemi sur le sol français. Il s'avançait impétueux et irrésistible, de Calais à Rouen, de Rouen à Paris, de Paris à Orléans, semblable à ces torrents tumultueux, descendus de la montagne, qui renversent les uns après les autres les obstacles qu'ils rencontrent, et ne s'arrêtent un instant que pour rouler ensuite des flots plus menaçants, plus courroucés et plus terribles. Tout semblait sceller la pierre sépulcrale, sous laquelle la France ensevelie vivante, râlait et ne tentait plus que de faibles et impuissants efforts.

Une effroyable décomposition gagnait le parti national, qui ne respectait plus son chef. Autour du prince, sans vigueur et sans expérience, dérisoirement surnommé « le roi de Bourges, » une foule d'intrigants ambitieux, se disputaient, la hâche à la main, les lambeaux d'un pouvoir expirant. La dernière résistance sérieuse semblait devoir finir avec la chûte imminente d'Orléans.

C'est à cette époque de lugubre mémoire, où le sol de notre patrie était foulé pas l'étranger ; où son territoire lui était disputé et enlevé province par province ; au moment où la vaillance et le courage avaient abandonné le cœur des forts, et où le sombre désespoir planait comme un oiseau de sinistre augure sur la patrie meurtrie et mutilée. Au moment où la nouvelle Béthulie, Orléans, assiégée par un ennemi implacable, était à la veille d'ouvrir ses portes à l'Holopherne du jour et à ses farouches cohortes.

Alors paraît la Judith nouvelle, sortant de l'obscurité de sa retraite, venant du fond de cette Lorraine que nous pleurons.

Elle se met à la tête d'une armée composée des éléments les plus disparates et les plus confus ; d'une armée accablée de revers, ravagée d'indiscipline, rongée de débauche. Elle lui infuse le souffle puissant de sa foi, de son patriotisme et de sa valeureuse confiance ; et dès lors la victoire si longtemps absente se retrouve sur ses pas.

Sous l'indomptable impulsion d'une jeune fille de dix-sept ans, nullement préparée au rôle de chef de troupes, cette armée régénérée et réconfortée, contraint l'ennemi réputé jusques-la invincible, à lever, avec précipitation, le siège d'une ville qu'il croyait déjà conquise. Mieux encore ! elle lui inflige, dans toutes ses rencontres, une série de sanglantes défaites.

Voilà le fait le plus étonnant, le plus prodigieux de nos annales. Il domine de si haut, tous les sommets de notre histoire nationale, qu'il valait bien la peine d'être mentionné.

Ah ! de quel pur patriotisme Dieu avait pétri le cœur de cette Vaillante, destinée, par lui, à sauver et à réhabiliter sa nation !

De quels accents l'amour de la France faisait vibrer sa voix ! ! Ecoutons-là ! Aussi bien, ne pourrions-nous pas dépeindre la beauté de son âme, et rendre la grandeur de son caractère, comme elles nous sont manifestées et burinées dans ses immortelles réponses !

« Avant qu'arrive la mi-Carême,» disait-elle, dans son langage imagé, aux gens de Vaucouleurs, «il faut que je sois devers le roi, dussé-je user mes pieds jusqu'aux genoux. »

Et lorsque Jean de Metz lui demande quand elle voudrait partir pour accomplir sa mission: «Plutôt maintenant que demain,» répond-elle avec vivacité et entrain, « et plutôt demain qu'après. »

Son père, qui ne croit pas encore à l'appel de Dieu pour sa fille, veut que ses frères la jettent dans la Meuse, plutôt que de la laisser partir. Plus tard, ses iniques juges tireront parti de cette parole pour porter un grief contre Jeanne, rebelle à l'autorité paternelle.

« Puisque Dieu l'ordonnait, dit-elle, même si j'eusse eu cent pères et cent mères, et que j'eusse été fille de roi, je serais encore partie. »

Pour Dieu et pour la France, elle est prête, comme plus tard cette autre illustre française, sainte Jeanne de Chantal, à marcher sur le corps de ceux qu'elle aime le plus au monde.

Cette flamme du patriotisme aussi ardent qu'éclairé, grandira encore, à mesure que se développera son action sur les champs de bataille. Nous allons le voir à l'œuvre.

Au matin du jour où fut livré le second combat sous Orléans, elle s'était jetée quelques instants sur un lit pour se remettre des fatigues de la journée, recommandant par dessus tout, de la prévenir avant d'engager la lutte. Ce fut néanmoins, sans rien lui dire qu'on commença l'attaque.

Réveillée par le bruit des armes, elle se lève en grande hâte, prend son armure, ceint son épée, saisit sa bannière et accourt. Rencontrant son page qui l'a laissé dormir pendant que les siens combattaient : « Ah! sanglant garçon, lui dit-elle courroucée, vous ne me disiez pas que le sang de France fut répandu. »

Jeanne avait, pour exprimer son amour pour la France, des paroles et des images d'une originalité aussi hardie qu'énergique, des reparties d'une idéale vigueur.

Quand elle voyait quelque soldat blessé, quand au milieu des horreurs du champ de bataille tombait quelqu'un des siens, il semblait que la victime perdit sa personnalité, qu'elle disparut à ses yeux pour ne laisser plus devant elle que la France même.

« Ce que laissait apercevoir sa douloureuse émotion, dit un de ses historiens[1], ce n'était ni le sang de celui-ci, ni la blessure de celui-là, c'était le sang de la France. » Expression étrange, évocation sublime et touchante de la patrie, qui traduit admirablement la vivacité et l'élévation de son patriotisme.

« La vue de ce sang de la France, qu'elle voyait couler par les blessures de ses hommes d'armes, faisait, disait-elle, dresser les cheveux sur sa tête. »

Plus tard, après la triste journée de Compiègne, prisonnière, dépouillée de ses armes et chargée de fers, elle disait aux quelques Français qui se trouvaient près d'elle, dans un langage empreint d'une grande amertume et d'une profonde mélancolie, mais toujours animé par le souffle patriotique : « Mes bons amis, je suis trahie ; priez Dieu pour moi, car je ne pourrai plus servir le royaume de France. »

1. M. Wallon, Hist. de Jeanne d'Arc.

Enfermée dans une chambre, tout au haut de la tour de Beaurevoir, elle apprend que ses soldats vont être massacrés à Compiègne. Cette nouvelle la bouleverse et la jette hors d'elle-même ; elle n'y tient plus, et, malgré le péril évident, malgré ses voix célestes, elle se précipite du haut de la tour, au pied de laquelle on la trouve évanouie.

Et quand ses juges lui demandent à Rouen, la raison de cette folie, elle donne simplement cette aussi admirable qu'héroïque réponse : » J'avais ouï dire que ceux de Compiègne seraient massacrés ; je voulais aller les sauver. »

N'est-elle pas encore plus admirable, cette vigoureuse parole qu'elle jette à la face de ses juges comme un défi, et à la France comme un rayon d'espoir, dans les jours d'humiliation et de deuil. « Vous pouvez bien m'enchaîner, vous n'enchaînerez pas la fortune de la France. »

Enfin, quand par un raffinement de cruauté inouïe, et avec la plus barbare insistance, on lui rappelle à Rouen sa captivité ; quand on lui montre le supplice qui approche, le bûcher qui va la dévorer vivante, la mort cruelle et ignominieuse qui l'attend, « Soit ! dit-elle, mais avant sept ans, les Anglais seront *boutés* hors de France. »

Voilà, chrétiens, Jeanne d'Arc peinte, je puis le dire, par elle-même. Je cherche dans nos annales une figure plus attachante, plus patriotique, plus française, je n'en trouve pas. Jeanne a tout pour elle. Exemple unique dans l'histoire, que celui de cette jeune fille. Nul n'a porté, ni si haut ni si loin, les qualités les plus brillantes et les vertus les plus rares ; mais par dessus tout, aucun n'a eu au cœur, après l'amour de Dieu, un tel amour pour la France. C'est cet amour passionné, indomptable qui a fait de Jeanne l'idéal de la valeur guerrière.

Elle est de ce chef, notre gloire ; permettez-moi de la montrer à votre patriotique admiration.

II

Un guerrier de dix-sept ans, possédant toutes les qualités d'un chef d'armée de premier ordre ; l'histoire en connait-elle ?

Un guerrier paraissant pour la première fois au milieu des gens du métier, et se révélant, du premier coup, soldat intrépide, stratégiste consommé, général accompli ; en a-t-on jamais vu ?

Si ce guerrier, d'âge invraisemblable, maitre sans avoir été disciple, est une jeune fille, une villageoise, une bergère, jusqu'où iront notre étonnement et notre stupéfaction ? Ou, plutôt, devant le fait, puisqu'il existe, ne serons-nous pas alors contraints, par le plus vulgaire bon sens et par l'évidence la plus manifeste, et sans chercher des explications absurdes, de nous dire: Les bornes de l'humaine sagesse sont ici dépassées de trop loin ; l'homme doit s'effacer puisque Dieu se montre ; car, vraiment, le doigt de Dieu est là : *Digitus Dei est hic.*

Eh oui ! le doigt de Dieu est là ; sa puissance et sa miséricorde éclatent dans la providentielle mission de notre libératrice.

Pour sauver la France qui agonisait, Dieu ne choisit pas un lettré, un savant, un général. Les hommes de cette qualité et de ce mérite, gens de science ou capitaines de génie, voileraient, aux yeux d'un trop grand nombre, l'action divine. Une femme, une jeune fille, presqu'une enfant ; c'est assez dans ses mains ; avec cet instrument débile, très-insuffisant de sa nature, sous ce voile transparent, on verra mieux éclater la puissance de son bras.

Pour mieux saisir cette merveilleuse intervention d'en Haut, je vous prie, chrétiens, de considérer d'abord, avec moi, deux faits historiquement constatés.

Nos regards admirateurs seront, après cela, mieux préparés pour suivre Jeanne dans son action guerrière.

Jetons un simple coup d'œil sur les éléments qui composent l'armée des deux adversaires.

Et d'abord l'ennemi :

C'est cette armée anglaise, à laquelle près d'un siècle de victoires a valu dans le monde entier un incomparable renom de gloire militaire.

C'est ce peuple, célèbre à toutes les époques, par son flegme proverbial, son imperturbable sang-froid et son infatigable ténacité. Qualités précieuses, qui lui avaient permis de terminer par d'éclatantes victoires des campagnes inaugurées par de désastreuses défaites.

A peine l'arrivée de la Pucelle est-elle connue, et sa présence signalée autour d'Orléans, qu'une mystérieuse terreur se répand sur toute cette armée, sur les chefs comme sur les soldats. Le conseil comme l'action semblent dès lors paralysés.

De l'armée cette terreur s'étend à la nation entière ; et telles sont la véhémence et l'intensité de ce sentiment de la peur, que la captivité même de la jeune fille est impuissante à la dissiper.

D'autre part l'armée française :

Cette armée que la Pucelle va conduire à la victoire. Grand Dieu ! quelle triste idée elle nous donnerait de la nation qu'elle représente, si nous ne savions d'où elle venait, et quels étaient les éléments qui la composaient ! Assemblage hétéroclite, réunion bizarre d'un certain nombre d'individualités honnêtes et capables, mêlées à une multitude sans foi, sans mœurs et sans frein.

Blasphémateurs et débauchés, rapaces et pillards, leurs dépréda-tions les rendaient aussi redoutables dans les contrées qu'ils traversaient que les ennemis qu'ils disaient combattre. L'orgueil et la rivalité des chefs avaient d'ailleurs tellement relâché le nerf de la discipline, que chacun vivait et agissait au gré de ses instincts ou de ses vices.

La Pucelle paraît, et la scène change comme dans une féerie. Leur langage se transforme, ils se montrent pieux et moraux, respecteux du bien d'autrui. Ils supportent que la jeune fille chasse l'immonde troupeau de la débauche qu'ils trainent à leur suite.

Voilà, mes frères, l'armée que devait combattre notre heroïne, et l'armée qui devait être l'instrument de ses victoires. Connaissant l'une et l'autre, nous serons mieux placés pour juger les résultats.

O Jeanne, soldat de Dieu, debout !

Armez-vous maintenant de votre vaillance, revêtez votre blanche armure, prenez votre épée et votre étendard, et partez ! Partez ! car la

France en deuil vous appelle. Orléans pressé par l'ennemi vous réclame, et Reims, la ville du sacre, vous attend.

Partez, ô illustre Pucelle ! car la patrie a grand besoin de votre secours !

Elle part ; et sous l'inspiration de Dieu, et le souffle de la flamme patriotique, s'opère en elle un changement à vue, une transformation aussi soudaine que radicale.

Il apparait d'abord ce changement chez le sire de Beaudricourt à Vaucouleurs, auprès du roi à Chinon, à Poitiers devant les docteurs.

Mais là où cette transformation devient complète, c'est lors qu'elle se trouve en présence de l'armée de la Loire. Dès qu'elle a touché le sol d'Orléans, ce n'est plus cette vulgaire paysanne illettrée, cette timide bergère ignorante, cette jeune fille que l'on croyait incapable de tenir une épée et de monter à cheval.

Ce n'est pas seulement ce soldat intrépide et entraînant, qui se jette tête baissée dans la mêlée ; non, c'est déjà un capitaine de haute valeur, un général de tactique sûre. Jeanne se manifeste subitement comme un chef d'armée de grande expérience. Elle en a la prudence et l'audace, les manœuvres savantes et les coups imprévus ; les patientes méditations et les illuminations soudaines. Elle révèle en sa personne, non seulement l'inspiration qui enlève le succès, mais aussi l'habileté qui le prépare. «Elle étonne,» dit d'Alençon, « les plus vieux capitaines, par une connaissance de la guerre qu'on ne pouvait attendre ni de son âge ni de son sexe.»

Si mes paroles vous paraissaient empreintes d'exagération, considérez-la, elle-même, dans l'action, sur les champs de bataille, telle que nous la montrent les chroniques et les monuments de l'époque.

Voyez-la, sous les murs de cette ville, le cœur de la France, que les plus illustres et les plus braves n'ont pu délivrer.

Quoi de plus rapide, de plus soudain, de plus fulgurant, que les coups de la Pucelle ! !

Comme essai, et par une merveilleuse audace que déconcerte l'ennemi, elle entre dans la ville, par le fleuve, avec un convoi de vivres, sous l'œil même des assiégeants, frappés de stupeur.

Par ce ravitaillement inespéré, et par sa présence, elle rend la force,

JEANNE S'ÉLANCE, SE PRÉCIPITE A LE TÊTE DE SON ARMÉE.

l'énergie et le courage aux habitants, qui d'assiégés deviennent assiégeants à leur tour.

Après avoir rallié les troupes françaises, et leur avoir mis au cœur la vaillance qui déborde du sien, elle attaque les formidables lignes de circonvallation établies par les Anglais autour d'Orléans, déloge l'ennemi, brûle leurs redoutes et dégage toute la rive droite du fleuve.

Ce premier combat, et cette première victoire lui coûtent à peine quelques heures.

Elle rentre, après cet exploit, dans la ville au son des cloches de toutes les églises, au milieu des ovations et des chants de triomphe de toute une population en délire d'enthousiasme. C'était comme une résurrection de la rentrée triomphale de la courageuse Judith, dans sa ville de Bethulie. Comme l'illustre israëlite, n'était-elle pas la vaillante jeune fille, la gloire de la cité ! *Tu gloria Jerusalem !* Elle, qui depuis a été décorée du beau nom de « *Pucelle d'Orléans.* »

Deux jours après, le temps de laisser respirer ses troupes, elle passe le fleuve sur quelques méchants bâteaux, toujours en face, et sous l'artillerie de l'ennemi ; se précipite à la tête de son armée, bondit sur lui avec la rapidité de l'oiseau de proie, le culbute sans qu'il ait le temps de se ressaisir, lui enlève presque sans coup férir une de ses plus redoutable forteresses.

La rive gauche de la Loire est dégagée à son tour.

Restait, néanmoins, la plus puissante bastille, les imprenables Tourelles, où s'étaient réunies et massées les meilleures troupes anglaises.

Contre l'avis des chefs, elle s'élance, à la tête des siens, ne voulant pas laisser leur courage se refroidir. Elle tombe comme la foudre sur l'ennemi, qui résiste d'abord, au pied de la citadelle, avec autant de vigueur que d'opiniâtreté. C'est une lutte corps à corps ; tout le monde, officiers et soldats, paient de leur personne. Jeanne, prompte et ardente, se multiplie et s'expose plus que tout autre. Elle saisit une échelle, l'applique contre le mur du fort, et elle y plantait son étendard, quand une flèche, lancée du haut de la muraille, rencontre le défaut de sa cuirasse, traverse le cou, et ressort à travers son épaule. La voyant blessée, l'ennemi pousse des cris de joie. On l'emporte. Les Français, quoique consternés, redoublent d'abord de vaillance, mais n'ayant plus sous les yeux la

vue de l'héroïsme de leur chef de dix-sept ans, ils commencent à mollir, cédant au redoublement d'ardeur, et à la vigoureuse attaque de l'ennemi.

Jeanne qu'on avait désarmée pour panser sa blessure, suivait d'un œil inquet, malgré son atroce souffrance, les phases du combat. Elle voit l'hésitation de ses troupes et le mouvement de retraite qui commence. N'y tenant plus ; contre toutes les règles de la prudence, prend la flèche fixée dans ses chairs, l'arrache brusquement, se jette à genoux pour lancer au ciel une ardente supplication, ressaisit son épée et son armure, se précipite au milieu de ses hommes, où sa présence, sa voix, la flamme de son regard, sa bannière, le sang qui l'inonde, électrisent les soldats : elle les rallie, les soulève d'enthousiasme et de colère, et les lance à un nouvel assaut de la bastille, qui, cette fois, ne peut plus résister à l'impétuosité du choc.

Les troupes ennemies terrorisées se débandent et s'abandonnent à une fuite précipitée et tumultueuse, laissant sur le champ de carnage la multitude de leurs morts et de leurs blessés.

Le soir, Jeanne, humble et modeste, rentre à la tête de son armée victorieuse dans la ville d'Orléans sauvée désormais de l'invasion. Elle renvoie à Dieu tout l'honneur de ses victoires, pendant que tous, soldats et habitants acclament et exaltent son héroïsme.

Quatre jours avaient suffi pour ruiner toutes les formidables positions de l'ennemi autour de la ville.

Les Anglais prennent la fuite dans la campagne, déconcertés par les terribles surprises de celle qu'ils avaient, par mépris, surnommée « *la vachère.* »

Et maintenant, Jeanne s'endormira-t-elle sur des lauriers si glorieusement et si brillamment conquis ?

Ce serait mal la connaitre, et plus mal la juger.

Elle s'élance à la poursuite de l'ennemi; « Nous les aurons, » disait-elle, en parlant des Anglais; « nous les aurons, quand ils seraient pendus aux nues. » Elle les atteignit, en effet, et leur infligea de sanglantes défaites à Jargeau, à Meun, à Beaugency et surtout à Patay.

Elle quitte Orléans, se rend à Blois, et de là à Tours, où, de Chinon, le roi vint à sa rencontre et lui fit rendre de grands honneurs.

Ce n'était pas ce que Jeanne venait chercher.

Elle voulait emmener le roi à Reims. Le prince, toujours faible et hésitant, se laissait de plus en plus influencer par des conseillers lâches ou perfides. Elle l'emporta enfin de haute lutte, et conduisit « le gentil dauphin » de triomphe en triomphe, jusqu'à la ville du sacre, dans la basilique de Reims, où elle fit déposer sur sa tête la couronne de saint Louis.

Après les brillantes cérémonies du couronnement, recommencèrent les victoires et les ovations, jusqu'à la catastrophe de Compiègne.

Voilà, chrétiens, ce que vit la France dans l'espace de quelques mois. Et ce qui est encore plus remarquable, elle vit cette jeune fille rester humble, simple, modeste au milieu de pareils succès ; elle la vit refuser les hommages d'un peuple transporté de reconnaissance et soulevé d'enthousiasme, écarter la main des femmes qui venaient lui faire toucher leurs petits enfants, et les soldats qui se précipitaient, pour baiser à genoux, les plis de son étendard.

Oublieuse d'elle-même, dans un triomphe sans pareil, elle renvoie à Dieu toute la gloire dont l'auréole rayonne sur son front.

Elle ne demande, à la France qu'elle a sauvée, et au roi qui lui doit sa couronne et son royaume, qu'une faveur : la liberté de retourner sous l'humble toit de son père, et le bonheur de finir sa vie comme elle l'avait commencée, en gardant les troupeaux.

Mais elle demandait l'impossible, l'humble et vaillante jeune fille. Elle était trop sainte et trop pure pour n'avoir qu'une couronne : celle de la gloire ; elle devait aussi ceindre son front de l'auréole de la vertu, de la vertu chrétienne, de la vertu persécutée, et du diadème des martyrs, pour être à jamais proclamée l'honneur de sa nation, comme elle a été sa joie et son triomphe.

III

Dieu, en nous donnant la vierge lorraine me semble avoir voulu réaliser l'idéal d'après lequel son amour a conçu et formé la France chrétienne.

Il a, en quelque manière, réuni et concentré dans Jeanne d'Arc, les dons divins départis, dès l'origine, à notre nation. La Pucelle, c'est la France chrétienne personnifiée.

N'est-elle pas l'image vivante de la France chrétienne, cette jeune fille, dans laquelle on ne sait pas ce qu'il faut le plus admirer : de la candeur ou de la foi, de la naïveté ou du bon sens.

Elle est vive, alerte, ardente même, et, cependant, on la voit toujours sincèrement pieuse et profondément recueillie ; très simple et très noble ; loyale et prudente ; franche et discrète ; spirituelle et parfois ironique, mais toujours pleine de courtoisie et remplie de charité. Elle est par dessus tout compatissante, complètement oublieuse d'elle-même, dévorée par le besoin de se sacrifier.

En un mot Jeanne est une chrétienne accomplie.

Un autre mot vient sur mes lèvres, que je ne veux, ni ne puis prononcer. L'Eglise qui ordonna autrefois la révision de l'infâme procès de Rouen, et qui a réhabilité la mémoire de l'heroïne, a récemment introduit sa cause de béatification.

La France chrétienne, et l'Angleterre elle-même, par l'organe de ses plus illustres prélats, réclament pour elle l'honneur des autels. En attendant, nous devons nous garder d'une qualification que l'Eglise ne concède qu'à ceux et à celles dont les vertus héroïques sont constatées dans les formes juridiques qu'Elle a établies.

Contentons-nous donc, jusqu'au jour béni où nous pourrons employer un autre langage, contentons-nous d'appeler Jeanne, « *bonne chrétienne,* » comme elle se plaît à se nommer elle-même.

Que ce mot d'ailleurs renferme de choses ! et comme a raison un des plus illustres docteurs de l'Eglise, de nous avertir, dans une de ses immortelles homélies, que nous ne saurions trop apprécier la dignité de

notre nom de chrétien.[1] Hélas ! qu'affligeant est le spectacle de l'indifférence d'un trop grand nombre, pour ce titre glorieux de chrétien, et pour les devoirs qu'il comporte.

Quant à Jeanne, elle était chrétienne, et elle l'était dans toute la force, ou mieux, dans tout l'heroïsme du mot.

C'est le témoignage qu'elle se rend, toutes les fois que ses juges essaient de l'opposer à elle-même, et de mettre en doute la sincérité de sa foi. Son âme si religieuse se révolte devant cette hypocrite et injuste suspicion.

« Je suis bonne chrétienne, s'écrie-t-elle ; je suis baptisée, j'adore mon Dieu, j'aime mon Sauveur, et je veux mourir chrétienne. »

Sa piété et sa ferveur sont attestées à toutes les époques de son existence.

La foi chrétienne, inspire, pénétre, soutient toute sa vie de voyante, de guerrière et de martyre.

C'est sa foi chrétienne qui lui donne cette religion douce et ferme qui la distinguait au village de toutes ses compagnes.

« J'ai très-bien connu Jeannette, dit un de ses compatriotes, au procès de réhabilitation, étant encore enfant ; elle était bonne catholique, simple et réservée, diligente à la besogne, elle s'occupait de façon décente et adroite de tous les travaux qui sont du ressort des femmes et des jeunes filles. »[2]

« Nous trouvâmes qu'elle était très-bonne chrétienne, et jamais oisive, » dit ailleurs un religieux dominicain commis pour faire l'enquête en Lorraine.[3]

C'est sa foi chrétienne, qui fait de Dieu seul le mobile de ses actes, le confident de ses desseins, l'appui de sa constance, le conseiller unique de toutes les démarches qui doivent la conduire au succès.

C'est sa foi chrétienne, qui à un âge où l'épanchement est un besoin naturel, impose à la toute jeune fille cette admirable discrétion,

(1) Agnosce ô christiane dignitatem tuam !—S. Léon pape.

(2) Procès de réhab.—Michel Le Buin, de Domrémy.

(3) Le père Seguin.

que lui fait tenir secrète pendant cinq ans, la si glorieuse mission que Dieu lui réservait.

C'est sa foi chrétienne, qui, l'heure venue, met sur ses lèvres virginales les paroles les plus convaincantes, les discours les plus éloquents à Vaucouleurs, à Chinon, à Poitiers.

Qui pourra, d'ailleurs, mieux dire la foi de Jeanne, que Jeanne elle-même. Écoutons-la !

« Tout ce qui j'ai fait, c'est sur l'ordre de mon Maître et Seigneur ; » et si on lui demande quel est son maître ? « Mon Maître, » répond-elle vivement, « mon Maître, c'est Dieu ! » [1]

Que Dieu se taise, et sa mission s'évanouit. Le congé de Dieu, d'après un de ses mots familiers, c'est sa consigne, c'est son mot d'ordre, elle n'en connaît point d'autres.

« J'aimerais mieux, » dit-elle, dans son énergique langage, « être tirée à quatre chevaux que d'être venue sans congé de Dieu. » [2]

Elle affirme, elle proclame que le principe comme le succès de sa mission résident uniquement dans le « congé » de Dieu, et dans les secours qu'il lui communique.

« N'était la grâce de Dieu, je ne saurais rien faire. » [3]

Aussi quelle horreur lui inspire toute transgression de la loi divine !

« J'aimerais mieux mourir que de rien faire que je susse être péché, ou contre la volonté de Dieu. » [4] disait-elle, aux hommes de guerre qui lui conseillaient d'avoir recours à la magie pour conjurer les blessures.

Chrétienne convaincue dans la préparation de sa mission, Jeanne se montre encore plus admirablement chrétienne dans l'acte, dans l'accomplissement de cette mission.

Il ne lui suffisait pas, dit un de ses plus illustres biographes, d'accomplir fidèlement ses devoirs de chrétienne ; Jeanne le faisait avec une charité si enflammée, une ferveur si émue que ces devoirs ne revêtaient pas seulment à ses yeux une obligation de conscience, mais lui apportaient une vraie joie pour l'âme, une délicieuse jouissance pour le cœur.

(1) Pièces du procès.

(2) Id.

(3) Id.

(4) Paroles aux chefs de l'armée. Dunois. Lahire.

Au milieu de ses campagnes, quand elle communiait, quand elle était en prières, les ardeurs de son âme s'épanchaient en sillons de brûlantes larmes sur son visage transfiguré. Les chants sacrés ravissaient son cœur, et chaque jour, à l'heure de crépuscule, pendant que les cloches sonnaient, elle se retirait dans les églises, demandant aux prêtres aumoniers de l'armée de chanter « une hymne à la bonne Vierge.»

Ce n'était pas encore assez pour la jeune fille de se montrer fidèle à toutes les pratiques chrétiennes, et de rendre ainsi honneur à Dieu. Elle eut voulu qu'il fut pareillement honoré par tous ; et il ne dépendait pas d'elle qu'il en fut ainsi.

Avec quel zèle d'apôtre elle préparait, avant les batailles, les chefs et les soldats à se rendre le ciel favorable par la purification de leur conscience !

Avec quelle constance et quel succès elle travailla à abolir le blasphème, si commun chez les hommes d'armes !

Avec quelle ferme vigueur et quelle noble indignation, elle chassa des camps les infâmes créatures, honte de leur sexe, qui énervaient la discipline et le courage, et provoquaient par la débauche les coups de la divine justice !

Chrétienne sérieuse, convaincue, fervente, dès le début de sa mission et dans sa vie guerrière, Jeanne ne pouvait manquer de porter sa religion jusqu'à l'héroïsme, dans l'acte suprême de sa vie, son martyre.

Oh ! qui pourrait retracer et reproduire les sentiments de foi généreuse, et de courage chrétien de notre jeune fille, dans cette cruelle et longue passion, commencée sous les murs de Compiègne, et terminée sur la place de Rouen !

J'ai dit, *Passion ;* c'est bien le mot qui convient. Les analogies sont singulièrement frappantes entre les diverses scènes des deux drames, celui de la grande place de Rouen et celui du Golgotha de Jérusalem.

Comme son « Seigneur,» Jeanne a eu son Gethsémani, son prétoire et son calvaire.

Lâchement abandonnée par les siens ; arrêtée et désarmée, elle est vendue à prix d'or, au roi d'Angleterre, par un français indigne. Quelle dût être la douleur de la pauvre enfant quand, après la trahison de ce Judas, elle aperçut l'Anglais monter la garde à la porte de sa

prison ! et qu'elle se vit la captive, en attendant de devenir la victime de son implacable ennemi !

Elle fut conduite, brutalement garrotée et dans une cage de fer, disent quelques uns, dans cette ville de Rouen, qui devait être le témoin de son martyre.

Martyre cruel, atroce, qui a duré cinq longs mois.

Pour les tortures du corps, il n'est pas inférieur à celui des héroïnes des premiers siècles chrétiens. Le bûcher est au bout.

Pour les tortures de l'âme, il est unique.

Mise sous le pressoir, dans des interrogatoires qui se prolongent durant trois mois, la plus candide des jeunes filles laisse voir toute son âme. On n'en trouve pas de plus belle !

Le juge inique, solennellement flétri par l'Eglise, aussi ignominieux de nom que de caractère, était un dignitaire ecclésiastique, aux gages de l'étranger. Cet autre Caïphe, plus soucieux de satisfaire les appétits de son ambition malsaine, que de servir l'Eglise et la France, était assisté d'un sanhédrin bien digne de lui.

Tous ensemblent décrètent la mort du « juste. »

Quels ne sont pas leurs efforts pour couvrir l'abominable attentat du voile de la légalité, et des apparences de la justice !

Jeanne est là, seule, dans cet aréopage de la servilité ; sans conseil humain.

Malheur à qui lui témoignerait intérêt, ou voudrait lui suggérer un moyen de défense !

Pour l'avoir tenté, deux fils de saint Dominique sont menacés d'être jetés dans la Seine, et un autre religieux est condamné à la prison au pain et à l'eau, au *carcere duro*, jusqu'aux pâques suivantes.

Comment l'innocence de la jeune fille aurait-elle pu triompher devant un pareil tribunal ?

Le verdict fut celui qu'on devait attendre de tels juges.

Elle fut livrée au bras séculier, c'est-à-dire à l'ennemi de la France, pour être condamnée au dernier supplice.

Aussitôt, sans même attendre une sentence régulière, les Anglais préparent, pour le lendemain, le bûcher qui doit la consumer.

L'arrêt fatal lui est brutalment signifié.

Seule dans sa prison, où elle a été reconduite, comme elle se sent abandonnée, et comme cet abandon lui pèse, dans ce moment, où elle aurait tant besoin d'un cœur ami et d'une âme compatissante !

Elle cherche, autour d'elle, des appuis et des consolateurs, et ne voit que des traîtres et des bourreaux. Elle se reporte alors aux jours si calmes de son enfance ; elle songe à son père et à sa mère inconsolables, à ses sœurs, à ses compagnes chéries, à son village bien-aimé, qu'elle ne reverra plus.

Elle pense à son roi, à ses soldats qu'elle a si souvent conduits à la victoire et qui se montrent si peu sensibles à ses malheurs.

Elle abaisse ses regards sur elle-même, elle voit ses mains chargées de chaînes, et son corps qui va devenir la proie du feu.

Ses oreilles perçoivent le tumulte et les bruits du dehors, qui lui révèlent les apprêts de son supplice.

A tous ces souvenirs, et devant cet effrayant spectacle, les larmes montent de son cœur meurtri jusqu'à ses yeux.

Elle pleure ! elle pleure, la vierge infortunée, des larmes d'une mortelle amertume.

« Maître Pierre, » dit-elle, d'un ton pitoyable, au religieux qui est venu près d'elle, « Maître Pierre, » où serai-je ce soir ?

« N'avez-vous pas bonne espérance ? » répond le docteur, gagné probablement par l'émotion.

« Oh, oui ! » ajouta-t-elle, « par la grâce de Dieu, je serai ce soir en paradis. »

Tout-à-coup la porte de la prison s'ouvre ; on avertit la pauvre condamnée que l'heure suprême est venue. Elle se lève aussitôt, et le funèbre cortège se met en marche. On arrive sur la place où doit être consommé l'iniquité.

« Rouen ! Rouen ! ! c'est donc dans tes murs, que je dois mourir ! » crie douloureusement la victime.

Jeanne monte elle-même sur le bûcher, et pendant qu'on l'attache au poteau fatal, elle invoque ardemment la Vierge bénie, saint Michel et ses saintes. Elle prie Dieu d'avoir « merci » de son âme. Elle demande que la croix qu'elle a envoyé quérir, à l'église voisine, soit tenue à la hauteur de ses yeux, jusqu'au dernier moment.

La pieuse jeune fille presse sur son cœur une autre croix qu'un des assistants a improvisée pour elle.

Elle est là debout, sur l'autel de son sacrifice, chastement enveloppée dans les plis de sa longue robe blanche, les yeux au ciel, la prière ardente sur les lèvres.

Tout-à-coup un tourbillon de fumée, mêlée à des crépitements sinistres s'élève dans les airs, et les flammes qui s'élancent enveloppent la victime.

La noble héroïne, le regard amoureusement fixé sur le divin Crucifié, lance alors au ciel et à la terre, d'une voix ferme, ce cri de suprême espérance et de suprême amour : Jésus ! Jésus ! !

A cet appel déchirant, l'immense multitude des spectateurs, et les bourreaux eux-mêmes, fondent en larmes. Le feu poursuit rapidement son œuvre, et Jeanne, inclinant la tête, exhale pieusement son âme, qui est portée par les anges au pied du trône de Celui qu'elle avait toujours tant aimé, et qu'elle avait toujours nommé « son Maître et son Rédempteur.»

Chrétiens, c'est surtout Jeanne, qui a parlé par ma bouche. Vous l'avez vue à l'œuvre, vous l'avez entendue.

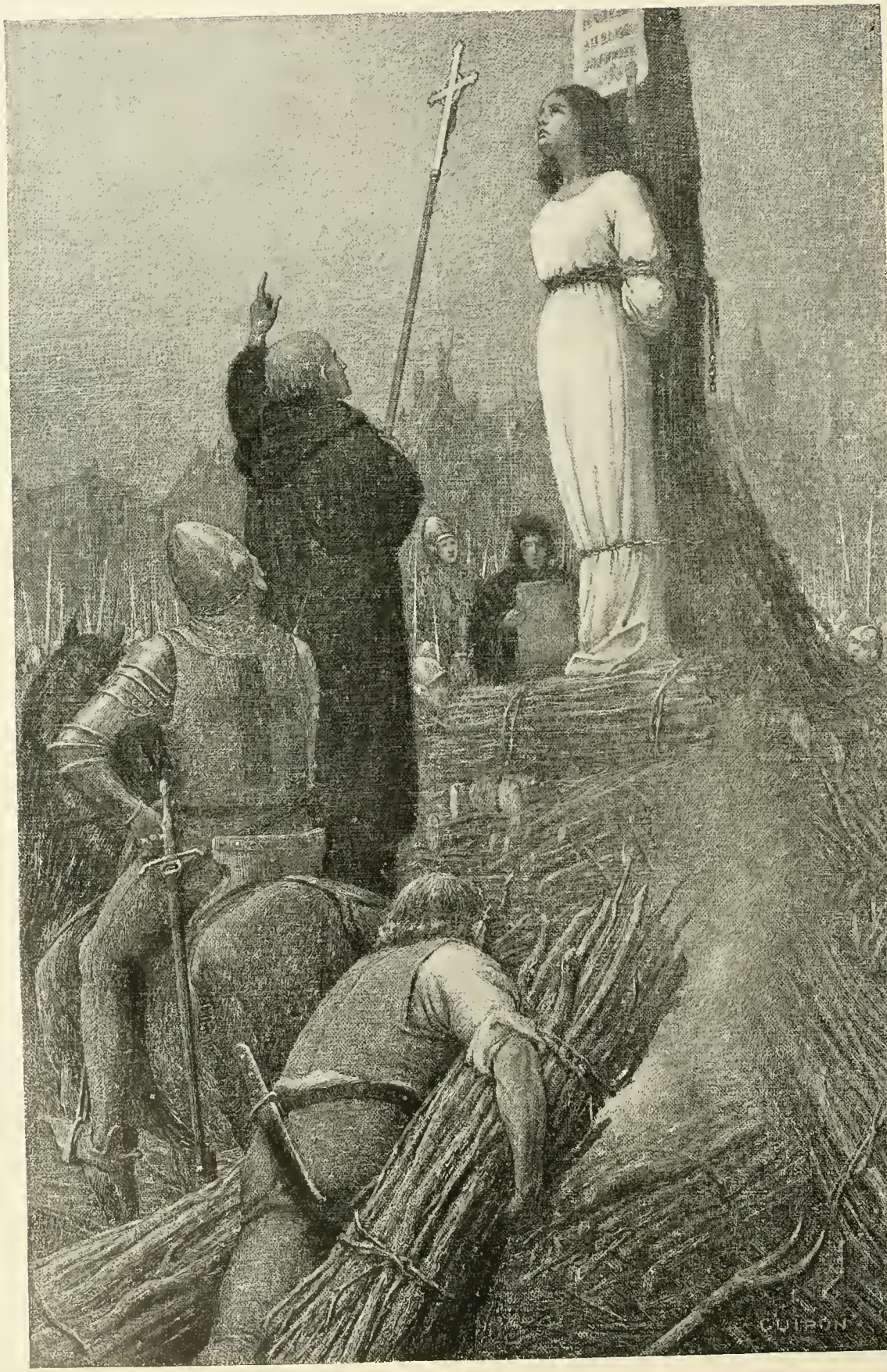
Le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, consultant le Sénat des cardinaux, dans certaines questions de grande importance, leur dit, après leur avoir exposé le cas : « Que vous en semble ? »

A mon tour, après avoir mis sous vos yeux, la personne inspirée, et les qualités incomparables de l'illustre Pucelle, je vous demande : « Que vous en semble ? »

Que pensez-vous de notre Jeanne, la grande française ? de Jeanne l'honneur, la joie et la gloire de notre patrie ?

« ..... Cet être qui plane,
Ce bras levé, ces yeux ravis,
C'est elle, c'est la sainte et grande paysanne,
Ta paysanne, ô mon pays ! »[1]

(1) Déroulède : Jeanne d'Arc.



ELLE EST LÀ DEBOUT, SUR L'AUTEL DE SON SACRIFICE, CHASTEMENT ENVELOPPÉE DANS LES PLIS DE SA ROBE BLANCHE, LES YEUX AU CIEL, LA PRIÈRE ARDENTE SUR LES LÈVRES.

Cette paysanne, cette héroïne, je n'ai qu'un mot pour la qualifier : Je la trouve admirable !

Toutefois, je suis d'avis qu'une admiration purement platonique, toute de théorie, serait insuffisante, parce qu'elle serait stérile.

Chrétiens et Français, nous devons aller plus loin, et monter plus haut ! Nous devons diriger nos regards et concentrer nos efforts vers les sommets où plane notre héroïne.

Française patriote ; qui la dépassa dans la voie du patriotisme ?

Chrétienne sincère et pratique ; qui le fût mieux qu'elle ?

Voilà où se trouve également pour nous le devoir. Voilà la voie que nous a ouverte la jeune Lorraine, et qu'elle nous invite à parcourir après elle, comme elle y invitait autrefois, et non en vain, les officiers et les soldats de France.

Elle nous sollicite par les actes de sa vie, autant que par ses paroles, à aimer notre patrie comme elle l'a aimée.

Peut-être n'avons-nous pas trop de reproches à nous adresser de ce chef. Mais Jeanne ne s'arrête pas là. Elle nous invite aussi à rendre à Dieu, ce qui est à Dieu; je veux dire, à remplir loyalement et pleinement nos devoirs de disciples du Christ ; à être d'abord, et à nous montrer chétiens dans tout le détail de notre vie, comme dans les circonstances solennelles mais trop rares de notre carrière.

Dieu existe, nous sommes son œuvre, nous lui appartenons tous les jours de notre existence ; il a le droit de nous commander, et nous n'avons pas celui de nous soustraire à son obéissance et à son empire.

Soyons des chrétiens généreux, soyons des chrétiens pratiquant leur croyance, puisque devant Dieu et devant l'Eglise il n'y a que ceux-là qui comptent ; des chrétiens comme les voulait Jeanne d'Arc, des chrétiens dont la divise sera toujours :

Pour Dieu et pour la France ! ! !

TALIS IN ARMA RVIT BELLACI SCHEMATE VIRGO

Pugnate audentes Galli: si tale tenebat
Palladium titubans Troia, perennis erat.

DC
104
M4

Mémorial de la fête de
Jeanne d'Arc

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY